Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1985)
Heft: 794

Rubrik: Le carnet de Jeanlouis Cornuz

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

Problème métaphysique

Vivisection — Progrès de la médecine.

Vers 1915 — je n'étais pas encore de ce monde — j'ai perdu une tante, qui mourut à trente-cinq ans, de la tuberculose. Elle s'appelait Jeanne et semble avoir eu un goût marqué pour Samain, Heredia, Sully Prudhomme et autres Moréas, si j'en juge d'après un album de poésies que j'ai hérité d'elle. Vingt et quelques années plus tard, 1939, j'ai perdu ma tante Berthe, emportée par un cancer à l'âge de soixante-cinq ans. Toute sa vie, elle avait espéré assister au retour de Jésus-Christ. Et pourquoi pas? Née le jour de Noël, elle mourut le Vendredi-Saint.

Plus tard encore, j'ai vu s'en aller ma tante Blanche — à plus de nonante ans. Elle avait passé les deux dernières années de sa vie à marmonner inlassablement: «Laisse-moi mourir, mon Dieu. Laisse-moi mourir...»

Je suis donc bien loin de nier les progrès de la médecine: une génération plus tard, ma tante Jeanne aurait sans doute été guérie. Par ailleurs, j'ai le plus grand respect pour les médecins, ne serait-ce qu'en mémoire de mon vieil oncle, le pédiatre qui veilla sur mon enfance.

D'un autre côté, il me paraît qu'on nous mystifie un peu — parce que le problème qui se pose à nous n'est pas tant médical que métaphysique ou si l'on préfère religieux. Bien sûr, je suis content d'avoir survécu jusqu'à aujourd'hui... Mais de deux choses l'une: ou bien la vie a un sens, ou bien elle n'en a pas. Et si elle n'en a pas, à la limite peu importe de vivre 35, 65 ou 95 ans. Car enfin il faut mourir, et Masaccio, mort à vingt-huit ans, eut-il une vie moins riche que Picasso, qui vécut plus de trois fois plus longtemps? Ce qu'il faudrait, c'est savoir ce que signifie cette existence; quelle est notre place dans l'univers et notamment dans l'économie des autres espèces — c'est-à-dire quels sont nos droits sur ces espèces et si telle ou telle conduite n'est pas à rejeter, parce qu'en dernière analyse, elle rend insensée toute l'aventure de la vie.

A ce sujet, j'ai été frappé par un passage du Mahâbhârata, qui relate l'arrivée au paradis du héros, Yudhishthira le Juste:
«Seigneur du passé et du présent, dit-il à Indra, tu vois ce chien qui m'a fidèlement suivi. Je me suis pris à l'aimer. Laisse-le venir avec moi.»

Indra dit: «Aujourd'hui, c'est l'immortalité, une prospérité infinie, la réussite absolue et la joie divine que tu as gagnées. Oublie le chien. Il n'y aura aucun mal si tu le fais.»
(...)
«Abandonner quiconque vous est dévoué est immoral. (...) Grand Indra, je n'abandonnerai pas ce chien, même si cela signifie pour moi la perte du paradis.»
(...)
«Qu'est-ce qu'un chien? dit Indra. La présence d'un chien souille les dons et les libations offerts dans le feu sacré. Oublie ce chien. Oublie-le, et obtiens l'état qui est celui des dieux.»
(...)
«Abandonner une créature fidèle revient à blesser la personne qui cherchait protection, ou à tuer une femme, ou à voler un Brahmane, ou à souhaiter le mal à un ami.»

«A peine Yudhishthira avait-il fini de parler que le chien se transforma en le dieu Dharma...»

J. C.

Rocard, Mitterrand suçant ses mots (dans une déclaration incompréhensible, et farcie de clins d'œil complices... irrésistible), le départ de Giscard pour la Chine: c'est Tintin et le tapis rouge! Le pompon, c'est Chirac qui l'obtient; Chirac se composant un visage pour l'hommage funèbre à Sanguinetti, puis, à l'issue du «truc», le regard satisfait, quémandant les bravos; Chirac visitant un quartier parisien, entrant dans les boutiques, si pressé d'en sortir d'ailleurs qu'il est déjà dehors alors qu'il serre encore des mains. Il m'a fait penser à un chat qu'on projette dans une mare: toutes griffes écartées, dans sa chute, il ne pense qu'à en sortir aussi vite qu'il y est entré. A la réflexion, je préfère le chat.

Le photographe d'agence, lui, passe beaucoup de temps en «planques», en interviews ratés ou remis, en instants morts. A l'entrée de Matignon, la question d'un reporter à son copain est à mes yeux emblématique; on mitraille, on mitraille, et puis: «Qui c'est, çui-là?» Moue d'ignorance: «Ça doit être le nouveau[1]...». On nage en pleine «information». Ceux qui, comme on dit, «font l'événement» ou le filment ne savent souvent pas ce qu'ils font, et nous ne le leur pardonnons pas toujours.

Quant aux dimanches passés à guetter la famille de Gaulle, aux heures perdues à piétiner devant l'hôtel de Christina (Onassis) ou Caroline (de Monaco), ils peuvent déboucher sur «la» photo que l'on vendra très cher dans le monde entier. Mais au profit de quel journalisme? de quelle information? Aucun des jeunes reporters que nous voyons dans le film ne se pose la question. Ils me font penser à des pêcheurs aveugles qui lancent au hasard leurs filets et rapportent pêle-mêle perles et détritus. A nous de choisir, eux sont les pourvoyeurs.

Catherine Dubuis

[1] Ministre?